

Marx, Lacan et la condition prolétarienne du sujet comme force de travail de l'inconscient

David Pavón Cuéllar

Il y a une affinité profonde entre le sujet de Marx et celui de Lacan. Les deux sont frustrés, exploités, aliénés, divisés d'avec leur être et dépouillés du savoir. Les deux se retrouvent à la place d'une vérité du savoir qui fait irruption comme symptôme dans le savoir. Les deux sont réduits à une pure et simple force de travail pour faire un travail qui ne leur appartient pas. L'un devient force mentale et corporelle qui fait le travail du système capitaliste, alors que l'autre devient force énonciatrice qui fait le travail d'un système symbolique dont le système capitaliste n'est qu'une variante historique. Dans les deux cas, la force de travail est exploitée par le même système où elle est aliénée.

Que ce soit dans le système capitaliste ou dans le système symbolique, la force de travail du sujet intervient comme une force vitale qui entre en contradiction avec la pulsion de mort d'un système qui absorbe toute force vitale pour en faire usage. Cet usage de la force de travail permet de produire un surplus aussi bien dans la théorie marxienne que dans la théorie lacanienne. Dans la théorie marxienne, c'est une plus-value calculable, échangeable, entendue comme surplus de valeur symbolique. Dans la théorie lacanienne, c'est un plus-de-jouir incalculable, inéchangeable, entendu comme surplus de jouissance réelle. Dans les deux théories, le surplus n'est produit qu'en étant perdu par le sujet qui permet de le produire.

Le sujet de Marx et de Lacan ne produit logiquement que ce qu'il ne consomme pas. Il ne produit que le surplus de valeur dont il ne jouit pas. Le plus-de-jouir de Lacan n'est que l'envers de la plus-value de Marx. Aucun surplus de valeur ne peut être produit sans produire aussi une perte supplémentaire de jouissance. La renonciation à la jouissance est inséparable du travail producteur du système. Ce travail du système est aussi indissociable du travail de l'inconscient. Il s'agit en fait des mêmes travaux. Le sujet qui fait ces travaux est toujours le même. Qu'il soit prolétaire ou névrosé, c'est toujours le même *sujet de l'inconscient* tel qu'il est considéré par Lacan et pressenti par Marx.

Inconscient

Nous savons bien que Lacan ne parle pas d'un *inconscient du sujet*, mais d'un *sujet de l'inconscient*. Dans la théorie d'un tel sujet, celui-ci n'a pas un inconscient. Il ne renferme pas l'inconscient. Il ne détient pas *son* inconscient, lequel, de ce fait, n'est pas *son* inconscient, mais simplement *l'inconscient*.

Au lieu d'être possédé par le sujet, l'inconscient de Lacan possède en quelque sorte le sujet. C'est le sujet qui est possédé. C'est lui qui est pris dans l'inconscient et non l'inverse. L'inconscient n'est pas pris dans le sujet.

Dans la perspective lacanienne, l'inconscient n'est pas dans le sujet. L'inconscient n'appartient pas au sujet. L'inconscient n'est pas l'inconscient du sujet. Il n'est pas un état psychique ou cognitif du sujet. Il n'est pas une affaire du sujet. En tant que discours, l'inconscient n'est pas le discours du sujet, mais *le discours de l'Autre*. C'est ainsi l'Autre qui en est le titulaire. C'est l'Autre qui dispose de l'inconscient.

Lacan met l'inconscient à la disposition de l'Autre. Mais qui est l'Autre ? Il est un « système symbolique » qui « établit son empire sur une certaine communauté à laquelle

appartient le sujet »¹. Il est l'extériorité du langage comme « lieu de la parole »² et comme « structure signifiante »³. Il est « la culture » entendue comme une « constitution signifiante »⁴, un « bain de langage »⁵, un « langage » qui « distingue essentiellement la société humaine des sociétés animales »⁶.

En tant que discours de l'Autre, l'inconscient est le discours de la culture lacaniennement entendue comme langage. Cette culture est ce qui possède l'inconscient qui possède à son tour le sujet de l'inconscient. De sorte que le sujet de l'inconscient n'est en dernière analyse que le sujet de la culture, le sujet inhérent à la culture, le sujet possédé par la culture.

Possession

Le sujet de l'inconscient n'est que le sujet possédé par le système symbolique de la culture. Il n'est que le sujet assujéti à la structure signifiante. Il n'est que le sujet comme « employé du langage »⁷. Pour Lacan, en effet, c'est le langage qui emploie le sujet et non pas le sujet qui emploie le langage. De la même façon, pour Marx, « ce n'est pas l'ouvrier qui emploie les moyens de production, ce sont les moyens de production qui emploient l'ouvrier »⁸. Comme système de production dans lequel s'insèrent tous les moyens de production, le système symbolique du langage utilise tous ses sujets. À la place des sujets qui utiliseraient la faculté du langage pour dialoguer avec d'autres sujets, nous avons là un langage qui utilise les facultés des sujets pour monologuer avec lui-même.

Pour monologuer, l'Autre nécessite les sujets. Il requiert leurs haleines, leurs bouches, leurs lèvres pour murmurer, leurs mains pour écrire, leurs bras pour gesticuler, mais aussi leurs cerveaux pour méditer, leurs corps pour manifester le discours de l'Autre, leurs muscles pour faire tout ce que l'Autre peut avoir à se dire. Tout cela est construit ou fabriqué par les sujets. Ce sont eux qui bâtissent le monde qui nous entoure. Ce sont eux qui font marcher le système symbolique. Pour que le système puisse fonctionner, il a besoin de la main d'œuvre des sujets. Il faut que les sujets extériorisent tout ce qui résonne dans l'extériorité de la structure signifiante. Dans les délibérations du langage, chaque sujet travaille comme porte-parole du langage. Chacun exprime ce qui est articulé par la structure signifiante de la culture. Dans cette structure, chacun incarne le signifiant qui le représente. Le signifiant s'incarne ainsi dans chaque sujet, ce que Marx savait bien quand il observait comment « l'argent s'incarne dans l'homme » au sein du « système de crédit »⁹. Au sein de cette expression paradigmatique du système symbolique, c'est « l'homme lui-même », avec sa « vertu et réputation sociale », qui se « jette hors de soi » dans l'extériorité du système, « se change en argent » et « devient pour lui-même » la « forme matérielle » du signifiant-argent

¹ Lacan, J. Séance du 19.05.54. *Le séminaire. Livre I. Les écrits techniques de Freud (1953-1954)*. Paris : Seuil (poche), 1998, p. 305.

² Lacan, J. « La chose freudienne ou sens du retour à Freud en psychanalyse » (1955), in *Écrits I*, Paris, Seuil (poche), 1999, pp. 428-430.

³ Lacan, J. « La psychanalyse et son enseignement » (1957), in *Écrits I*, Paris, Seuil (poche), 1999, p. 442.

⁴ Lacan, J. Séance du 20.06.62. *Le séminaire. Livre IX. L'identification (1961-1962)*. Inédit.

⁵ Lacan, J. Séance du 19.04.77. *Le séminaire. Livre XXIV. L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre (1976-1977)*. Inédit.

⁶ Lacan, J. « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » (1957), in *Écrits I*, Paris, Seuil (poche), 1999, p. 493.

⁷ Lacan, J. Séance du 21.01.70. *Le séminaire. Livre XVII. L'envers de la psychanalyse*. Paris : Seuil, 1991, p. 74.

⁸ Marx, K. « Matériaux pour l'économie » (1865), J. Malaquais et C. Orson (trad.), in *Œuvres, Économie*. Paris : Gallimard, 1968, III, p. 417.

⁹ Marx, K. « Économie et philosophie, manuscrits parisiens » (1844), J. Malaquais et C. Orson (trad.), in *Œuvres, Économie*. Paris : Gallimard, 1968, I, §13, p. 21.

qui s'échange comme tous les autres signifiants dans un monologue de l'Autre qui est celui de la culture en général et non seulement celui du « capital »¹⁰.

Pour établir un monologue entre les signifiants qui représentent des sujets pour d'autres signifiants, l'Autre a besoin d'utiliser la vie des sujets qui incarnent les signifiants les représentant. L'Autre a besoin de la force vitale des sujets. Grâce à l'utilisation de cette force énonciatrice, on a l'énonciation du discours de l'Autre. On a ce travail de l'inconscient qui ne peut être fait que par l'exploitation de la force de travail des sujets.

Exploitation

En exploitant la force énonciatrice des sujets, le système symbolique ne fait que s'emparer de la valeur d'usage de cette force. Comme le système capitaliste qui s'empare de la valeur d'usage de la force de travail des ouvriers, le système symbolique de la culture s'empare de la valeur d'usage de la force énonciatrice des sujets énonciateurs. Ces sujets parlants sont les ouvriers du langage comme lieu de la parole.

En concevant le système symbolique du langage, Lacan généralise en quelque sorte ce que Marx attribue au système économique du capitalisme. D'ailleurs, Marx lui-même compare le capitalisme à un langage, « le langage aliéné des valeurs matérielles »¹¹. Or, dans ce langage en tant que langage, il ne suffit pas qu'il y ait les valeurs symboliques. Il faut qu'il y ait aussi des sujets réels que représentent les valeurs. Ces sujets comprennent les travailleurs dans les usines, mais aussi tous les autres dans l'immense industrie d'un monde humain qui ne peut être qu'un « monde du travail »¹². Dans ce monde, les sujets sont tous la main d'œuvre du système symbolique de la culture, lequel, en contenant tout système économique, englobe un système capitaliste qui se caractérise par la réduction de toutes les valeurs symboliques à la valeur purement quantitative de l'argent.

Dans une perspective lacanienne, la valeur quantitative de l'argent n'est pas la seule valeur symbolique. Il y en a d'autres dans un système symbolique de la culture qui dépasse et englobe le système économique du capitalisme. Cette idée n'est pas du tout en contradiction avec le marxisme. On peut l'assumer dans une perspective marxiste. Dans la perspective maoïste de la révolution culturelle, par exemple, on ne s'arrête pas dans la « transformation de la propriété des moyens de production », mais il faut encore une « lutte idéologique » où « toute idée erronée, toute herbe vénéneuse, tout génie malfaisant doivent être soumis à la critique »¹³. Il s'agit là de valeurs symboliques irréductibles à celle de l'argent. Il s'agit en effet de changer le système symbolique de la culture et non simplement le système économique en vigueur. D'où l'opposition maoïste à « l'économisme » et à « la demande de 'stimulants matériels' »¹⁴. Au-delà de ces stimulants appartenant à la sphère économique, les vrais maoïstes se concentrent sur d'autres valeurs dans l'ensemble des valeurs symboliques.

Dans l'ensemble des valeurs symboliques, il n'y a pas seulement la valeur de l'argent. Il y a bien d'autres valeurs. Parmi toutes ces valeurs, il y a les valeurs symboliques proprement dites, c'est-à-dire les valeurs d'échange dans l'échange symbolique, et les valeurs d'usage qui donnent leur valeur aux valeurs d'échange et dont le caractère de valeurs symboliques est discutable¹⁵. C'est pour obtenir ces valeurs d'usage que l'on donne des valeurs d'échange. Or, quand nous donnons une valeur d'échange contre une valeur d'usage, c'est le système symbolique qui nous utilise pour échanger quelque chose de parfaitement

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, §21, p. 32.

¹² Lacan, J. Séance du 09.06.54. *Le séminaire. Livre I. Op. cit.* pp. 355-356.

¹³ Mao Tsé-Toung. *Le petit livre rouge, citations du président Mao Tsé-Toung*. Paris, Seuil, 1967, p. 17.

¹⁴ Badiou, A. « La dernière révolution ? » (2001), in *L'hypothèse communiste*, Clamecy : Lignes, 2009, pp. 109-110.

¹⁵ Althusser, L. « Avertissement aux lecteurs du livre I du Capital » (1969), in Marx, K. *Le Capital, livre I, J. Roy (trad.)*, Paris : Flammarion, 1985, p. 22.

symbolique contre quelque chose de partiellement réel. Cet échange permet au système d'acheter le réel au prix du symbolique.

L'échange est un geste symbolisateur. C'est le cas de « l'échange entre capital et travail » qui « incorpore le travail vivant au capital »¹⁶. L'échange en question incorpore le réel du travail vivant à la valeur symbolique du capital. Il symbolise ainsi le réel du travail vivant. Mais ceci arrive dans n'importe quel échange. En échangeant une valeur d'échange contre une valeur d'usage, la valeur d'échange symbolise toujours le réel de la valeur d'usage. Le réel d'un aliment, par exemple, est symbolisé par la valeur d'échange de l'argent que j'échange contre lui en payant l'addition, mais aussi par la valeur d'échange du nom que j'échange contre l'aliment en le commandant. En commandant du caviar, je ne symbolise pas le réel de l'aliment de la même façon qu'en commandant des frites. Et en payant les frites, la symbolisation du réel de l'aliment est aussi tout à fait différente de celle qui s'accomplit quand je paye le caviar. Il en va de même pour le réel de la valeur d'usage de la force de travail. Ce réel n'est pas symbolisé de la même façon dans la valeur d'échange d'un ouvrier chinois que dans la valeur d'échange d'un psychanalyste français. D'une part, le salaire du premier n'a rien à voir avec les honoraires du second. D'autre part, indépendamment de l'inégalité quantitative dans la forme économique de rétribution, il y a certainement là aussi d'autres différences quantitatives et qualitatives dans toutes les autres formes symboliques de rémunération.

Rémunération

Les sujets touchent des rémunérations différentes pour des travaux aussi différents. Apparemment il n'y a aucun dénominateur commun dans tous ces travaux, si ce n'est leur qualité rémunératoire, c'est-à-dire leur valeur symbolique d'échange. Cette valeur peut être économique, certes, mais non seulement économique. En plus de leur valeur économique, les travaux peuvent avoir beaucoup d'autres valeurs symboliques d'échange : de prestige, de hiérarchie, de parenté, de fonction rituelle, d'origine ethnique, de position sociale, de tendance politique, etc. Dans tous les cas, la valeur d'échange des travaux doit impliquer une valeur d'usage. Or, dans la plupart des cas, cette valeur d'usage n'est pas évidente pour nous. En fait, comme la clairvoyance dépressive en témoigne, la valeur d'usage de tous nos gestes est toujours douteuse et problématique. Et pourtant, puisque les gestes ont toujours une valeur d'échange dans le système symbolique de la culture, ils doivent avoir aussi une valeur d'usage. Ils doivent avoir cette valeur d'usage au moins pour le système symbolique de la culture qui leur donne leur valeur d'échange.

La valeur d'échange dans le système doit payer une valeur d'usage pour le système. S'il n'y avait pas cette valeur d'usage pour le système symbolique de la culture, pourquoi un tel système accorderait-il aux travaux leur valeur d'échange ? Pourquoi le système payerait-il cette valeur pour les travaux qui nous paraissent les plus oisifs et inutiles ? Pourquoi toutes nos activités auraient-elles une valeur symbolique ? Cette valeur d'échange dans le système ne peut démontrer que la valeur d'usage pour le système.

Pour le système, nos gestes doivent renfermer une valeur d'usage. Cette valeur d'usage est celle de notre vie prolétarisée, vie réduite à une force de travail, force qui permet au système symbolique de faire un travail que l'on appelle communément le travail de l'inconscient. Pour faire ce travail, le système a besoin de la valeur d'usage de la force de travail de chaque sujet. Et pour avoir cette valeur d'usage, le système doit l'acheter en payant au sujet la valeur d'échange de sa force de travail. Ainsi, en payant une valeur purement symbolique au sujet, le système peut disposer de la force vitale du sujet. Le système peut s'approprier de cette façon la vie réelle de chaque sujet au prix de la valeur symbolique du signifiant-maître auquel s'identifie le sujet dans le système.

¹⁶ Marx, K. « Matériaux pour l'économie » (1865), *Op. cit.*, III, p. 383.

Identification

Dans le système, la valeur symbolique du signifiant-maître est une sorte de sujet symbolique, sujet grammatical, sujet de l'énoncé qui sous-tend à tous les énoncés de manière à symboliser la vie réelle du sujet de l'énonciation. En symbolisant la vie réelle du sujet, cette valeur d'échange permet au sujet de survivre dans le système des échanges symboliques. La subsistance du sujet dans le système n'est alors qu'une identification à un élément constitutif du système.

En m'identifiant à l'élément « enseignant », par exemple, je peux subsister dans le système en y subsistant comme « enseignant ». Or, en subsistant comme tel dans le système, je suis aliéné dans le système. Cette aliénation est rétroactivement présupposée par la même identification qui la suscite.

Avec l'identification du sujet à un signifiant de la structure signifiante, le système obtient automatiquement l'aliénation du sujet dans la structure. Cette aliénation, en tant que désappropriation identitaire, est indissociable de l'appropriation inhérente à l'identification. Désappropriation et appropriation composent un seul mouvement qui apparaît certes « comme processus social dont les moments isolés émanent de la volonté consciente et des fins particulières des individus »¹⁷. Mais « la totalité du processus », comme le remarque Marx dans le cas spécifique du système capitaliste, constitue « un fait indépendant des individus » qui « échappe à leur maîtrise » et dont « la cohésion n'est pas un fait de leur conscience »¹⁸. En fait, pour qu'il y ait cette conscience, il faut la cohésion d'une structure aliénante qui n'est pas un fait de la conscience. Il faut de l'inconscient pour faire la conscience. Déjà pour qu'il y ait l'identification qui sous-tend à la conscience, il faut l'aliénation dans la structure de l'inconscient.

Avec l'aliénation dans la structure de l'inconscient, le système obtient la possibilité d'exploiter la force de travail du sujet pour faire le travail de l'inconscient. Ainsi, pour faire ce travail, le système symbolique de la culture peut exploiter ma force dont il s'approprie quand je m'aliène dans le système en m'identifiant à l'« enseignant ». En échange de cette valeur d'échange de l'« enseignant », je m'aliène dans le système en lui cédant la valeur d'usage de ma vie, de ma force de travail, dont le système fait usage pour énoncer tout ce qu'il énonce à travers ma bouche quand je fais consciencieusement son travail, le travail de l'inconscient, en croyant faire mon travail, le travail de ma conscience.

Travail

Pour faire mon travail, je fais le travail de l'inconscient. J'énonce le discours de l'Autre afin d'énoncer mon propre discours. Dans ce discours, je ne peux m'identifier à l'Un qu'en m'aliénant dans l'Autre. Je dois céder ma valeur d'usage si je veux garder ma valeur d'échange. Si je veux subsister dans le système, je dois me laisser exploiter par le système. Je dois être à lui pour avoir l'impression d'être quelqu'un. Pour que le système puisse me donner cette satisfaction illusoire, je dois le satisfaire. Corrélativement, le système doit me satisfaire pour que je puisse le satisfaire. Pour faire usage de mon existence réelle, il doit me donner une identité symbolique. Il doit m'assurer ainsi mon identification pour s'assurer mon aliénation et mon exploitation.

Pour obtenir la possibilité d'exploitation du sujet dans la structure de l'inconscient, le système doit aliéner le sujet dans la structure, et pour cela, il doit permettre qu'il s'identifie à un signifiant de la structure. De façon réciproque, pour s'identifier à un signifiant de la

¹⁷ Marx, K. « Le capital, livre deuxième, le processus de circulation du capital » (1879), M. Rubel (trad.), in *Œuvres, Économie*. Paris : Gallimard, 1968, I, int. p. 506.

¹⁸ *Ibid.*

structure, le sujet doit s'aliéner dans la structure, et pour cela, il doit permettre l'exploitation de sa force de travail dans la structure.

Dans la structure de l'inconscient, le sujet doit faire le travail de l'inconscient pour pouvoir s'identifier à un signifiant-maître que Lacan définit comme signifiant de « la conscience qui maîtrise »¹⁹. Pour avoir cette conscience, le sujet doit faire le travail de l'inconscient. Il doit faire ce travail esclavagé pour être une conscience qui maîtrise. Pour maîtriser, il doit se maîtriser, et pour se maîtriser, il doit s'esclavager.

Esclavage

Le sujet doit s'esclavager dans un discours pour être le signifiant-maître de ce discours. Pour être le signifiant qui maîtrise, il doit s'esclavager dans ce que le signifiant maîtrise. Il doit être esclave pour être maître. Pour être l'Un, il doit être l'Autre. Mais en étant cet Autre, le sujet n'est plus exactement lui-même. Il n'est plus seulement quelque chose de réel, mais quelque chose de symbolique. Il est énoncé en plus d'être énonciateur. Son corps parlant n'est pas son corps, mais celui du langage. L'action énonciatrice de ce corps n'est pas seulement l'œuvre expressive du sujet, mais elle est aussi le travail articulatoire de l'inconscient. Ce travail se réalise dans l'extériorité de l'inconscient. Il est logiquement extérieur au sujet qui permet de le faire. Le travail est extérieur à la force de travail. Comme l'observe Marx, « le travail est extérieur à l'ouvrier »²⁰. Bien évidemment « l'ouvrier n'a le sentiment d'être à soi qu'en dehors du travail »²¹. Ailleurs, « dans le travail », l'ouvrier « se sent extérieur à lui-même »²². Il se sent Autre. Il *est* Autre. Il devient Autre que lui-même. Il n'est plus le sujet réel qu'il était, mais il devient une pièce du système symbolique. Il se transforme en symbole travailleur parce que vivant. Il se transforme en « capital vivant, donc besogneux »²³. Cette transformation est la seule manière de faire le travail du système capitaliste et de tout autre système symbolique.

Pour faire le travail de n'importe quel système symbolique, l'ouvrier ne suffit pas, mais il faut le système. Il faut le système que devient l'ouvrier. Il faut logiquement ce système symbolique pour faire le travail du système symbolique. Ce travail ne pourrait jamais relever simplement de « l'ouvrier » qui apporte sa force réelle de travail, mais il doit relever aussi et surtout de « la pensée selon laquelle on organise le travail », et cette « pensée, c'est du symbolique »²⁴.

Faute de symbolique, il n'y aurait aucun travail de l'inconscient. Tout ce travail est organisé par le symbolique. Le symbolique programme le travail, le planifie, le gère, le dirige. C'est pour cette raison que le travail de l'inconscient peut être considéré comme le travail du système symbolique de la culture. Le travail est de ce système non seulement parce que c'est le système qui le possède, mais aussi parce que c'est le système qui décide comment le faire.

Pour que le travail soit fait, il faut que le système symbolique décide comment le faire. Or, une fois que le système décide comment faire le travail, il faut encore faire le travail, et pour le faire, il faut un sujet réel, un travailleur et son « travail qui se vend », qui est « le fait du prolétaire »²⁵. C'est au sujet prolétarisé de faire le travail du système symbolique. Bien que ce travail de l'inconscient ne soit pas le travail du sujet, ça doit être fait par le sujet. Il n'y a que le sujet qui ait de la force pour faire le travail du système

¹⁹ Lacan, J. Séance du 11.02.70. *Le séminaire, Livre XVII, op. cit.*, p. 79.

²⁰ Marx, K. « Économie et philosophie, manuscrits parisiens » (1844). *Op. cit.*, II, pp. 60-61.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*, p. 106.

²⁴ Miller, J.-A. Cours du 21.11.07. *Orientation lacanienne III*, 10. Inédit.

²⁵ Miller, J.-A. Cours du 01.03.06. *Orientation lacanienne III*, 8. Inédit.

symbolique. Ce système n'a d'autre force que la vie du sujet. Il n'y a que cette vie réelle qui puisse animer le symbolique.

Animation

Comme « le capital » de Marx qui « ne s'anime qu'en suçant le travail vivant »²⁶, ainsi le symbolique de Lacan ne s'anime qu'en suçant la vie réelle de chaque sujet. Cette vie réelle est la principale source d'énergie du symbolique. Toute autre source d'énergie est totalement subordonnée à la vie des sujets. Quant à cette vie, elle est totalement subordonnée au symbolique. Elle est constamment attelée au langage. C'est la vie qui est fixée à la machine du langage au lieu que ce soit la machine qui soit fixée à la vie. Comme dirait Marx, « c'est la machine qui joue le rôle unificateur ; elle n'est pas l'instrument de travailleur ; c'est celui-ci, au contraire, qui est attaché à la machine »²⁷.

C'est la vie réelle du sujet qui est attachée au système symbolique. Attachée au système, la vie est réduite à n'être que force de travail qui réalise le travail de l'inconscient. Mais cette « réalisation du travail apparaît comme la déperdition de l'ouvrier »²⁸. L'ouvrier « met sa vie » dans le symbolique, et « voilà qu'elle ne lui appartient plus »²⁹. Pire : elle devient un « travail vivant » qui est épuisé, neutralisé, « absorbé » par « le travail passé, le travail mort », tel qu'il est « matérialisé » dans l'univers symbolique de la « valeur »³⁰.

Marx oppose « la valeur » à « l'activité créatrice de valeurs »³¹. Il situe ainsi « l'être pour soi autonome de la valeur face à la puissance du travail vivante »³². Ainsi, face à la force vitale du travail énonciateur, on peut situer la valeur d'un énoncé dévitalisé. La dévitalisation de l'œuvre du travail contraste avec la vitalité de la force de travail. Or, déjà en étant réduite à la force de travail, la vie de l'ouvrier commence à être dévitalisée. Elle commence à être dévitalisée dès qu'elle est prolétarisée, donc insensibilisée, simplifiée, limitée, diminuée. C'est de cette manière que la vie réelle se perd déjà dès qu'elle entre en contact avec le symbolique. Le symbolique de Lacan est aussi mortifère que le capital de Marx. D'ailleurs, si le capital est mortifère, c'est parce qu'il est symbolique. C'est tout le système symbolique de la culture qui est « semblable au vampire » qui absorbe la vie réelle et dont « la vie est d'autant plus allègre qu'il en pompe davantage »³³.

Puisque le symbolique absorbe la vie réelle, le capital, en tant que symbolique, doit aussi absorber la vie réelle. Dans « la soif du vampire du capital pour le sang vivant du travail »³⁴, nous retrouvons la soif du vampire du symbole pour le sang vivant de chaque sujet. Le sang vivant devient l'encre d'un symbole qui ne peut s'écrire qu'au sang vivant. La vie est ainsi consommée par le symbole. Celui-ci tue. C'est là où nous touchons, dans une perspective lacanienne, « le rapport de l'instinct de mort avec le symbole »³⁵. C'est dans le symbole, dans le signifiant et dans la structure signifiante du langage, où surgit l'instinct de mort en tant que pulsion de mort. Pour Lacan, en effet, la « question » de la « pulsion de mort » se pose « au niveau du rapport de l'être humain avec le signifiant comme tel »³⁶. C'est dans ce rapport où le signifiant ne peut être incarné par le sujet qu'en impliquant la pulsion de

²⁶ Marx, K. *Le Capital, livre I*, J. Roy (trad.), Paris : Flammarion, 1985, III, X, p. 179.

²⁷ Marx, K. « Principes d'une critique de l'économie politique » (1858). J. Malaquais et M. Rubel (trad.), in *Œuvres, Économie*. Paris : Gallimard, 1968, II, p. 286.

²⁸ Marx, K. « Économie et philosophie, manuscrits parisiens » (1844). *Op. cit.*, II, pp. 57-58.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Marx, K. « Matériaux pour l'économie » (1865), J. Malaquais et C. Orson (trad.), in *Œuvres, Économie*. Paris : Gallimard, 1968, III, p. 417.

³¹ Marx, K. « Principes d'une critique de l'économie politique » (1858). *Op. cit.*, p. 282.

³² *Ibid.*

³³ Marx, K. *Le Capital, livre I* (1867), J. Roy (trad.), Paris : Flammarion, 1985, III, X, p. 179.

³⁴ *Ibid.*, p. 195.

³⁵ Lacan. J. Séance du 16.03.55. *Le séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*. Paris : Seuil (poche), 2001.

mort qui ronge la vie du sujet. En fait, ce qui ronge la vie du sujet, ce que Freud appelle instinct de mort, n'est rien d'autre que l'action du signifiant sur le sujet qui l'incarne quand le signifiant le représente pour un autre signifiant dans la chaîne signifiante. Cette action du signifiant extériorise la pulsion de mort de Lacan. Elle extériorise une « pulsion de mort » qui « s'articule à un niveau qui n'est définissable qu'en fonction de la chaîne signifiante »³⁷. Dans cette chaîne, la pulsion de mort se matérialise dans l'incarnation du signifiant. Elle apparaît comme signifiantisation. Elle apparaît comme symbolisation du réel du travail vivant. Elle est impliquée dans « l'absorption du travail vivant » qui s'ensuit de « la domination du travail passé, du travail mort, sur le travail vivant »³⁸. Sous une telle domination du travail de l'inconscient comme travail du système symbolique, la pulsion de mort intervient dans « l'appropriation du travail vivant par le travail matérialisé » comme « capital » ou comme n'importe qu'elle autre valeur symbolique³⁹. En créant du capital et d'autres valeurs, la pulsion de mort est « capitalisation » et « valorisation »⁴⁰. Elle crée de la valeur symbolique. Elle est symbolisation de la vie réelle.

Symbolisation

La symbolisation de la vie réelle est déréalisation et donc aussi destruction de la vie réelle. Elle est pulsion de mort et neutralisation de la pulsion de vie. Si la pulsion de vie est dans la force vitale du sujet, la pulsion de mort est dans l'action mortifère du signifiant. Elle intervient dans l'incarnation du sujet par le signifiant. Le signifiant tue le sujet qui l'incarne. Il le tue en symbolisant sa vie réelle. Il le tue en pompant cette vie pour vitaliser la chaîne signifiante. Dans cette chaîne, le sujet ne peut incarner le « signifiant » qui le représente symboliquement, comme « valeur d'échange », sans lui sacrifier la « valeur d'usage » de sa vie réelle comme force de travail⁴¹.

La vie réelle se perd dans ce qui la symbolise. Elle se consomme dans ce qui la représente symboliquement. Le symbole tue la chose qu'il représente. Si la vie est dans la chose, « le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir »⁴². D'ailleurs, ce même désir éternisé, comme composante essentielle de la force de travail, assure le travail de l'inconscient et le fonctionnement éternel du système symbolique et du système capitaliste au sein du même système symbolique. Au sein du système, tout ce qui reste de la vie est force et désir. Tout ce qui reste de la vie est ce qui assure la production et la consommation. Tout ce qui reste de la vie réelle est ce qui fait marcher le système symbolique.

Le système réduit toute la vie avec tout ce qu'elle implique, avec un savoir-faire et un savoir-vivre et une énorme valeur de jouissance pour le sujet, à une force utile qui n'a aucun savoir et qui n'a qu'une valeur d'usage pour le système. En étant réduite à cette force de travail, la vie du sujet tombe dans une condition prolétarienne qui implique la privation totale de savoir et de jouissance. Désormais, le sujet ne sait plus et ne jouit plus. Il ne jouit plus de ce qu'il fait. Il ne sait plus rien de ce qu'il fait. C'est le système qui le sait. Quant au sujet, il n'est là que pour le faire. Il n'est que force vitale qui donne vie au savoir du système. Il n'est

³⁶ Lacan, J. Séance du 18.05.60. *Le séminaire. Livre VII. L'éthique de la psychanalyse*. Paris : Seuil, 1986, p. 277.

³⁷ Lacan, J. Séance du 04.05.60. *Le séminaire. Livre VII. Op. cit.*, p. 250.

³⁸ Marx, K. « Matériaux pour l'économie » (1865). *Op. cit.*, III, p. 417.

³⁹ Marx, K. « Principes d'une critique de l'économie politique » (1858). *Op. cit.*, II, p. 286

⁴⁰ Marx, K. « Matériaux pour l'économie » (1865). *Op. cit.*, III, p. 417.

⁴¹ Lacan, J. Séance du 13.11.68. *Le séminaire. Livre XVI. D'un Autre à l'autre* (1968-1969). Paris : Seuil, 2006, pp. 20-22.

⁴² Lacan, J. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in in *Écrits I*, Paris, Seuil (poche), 1999, p. 317.

que force énonciatrice qui énonce le discours de l'Autre. Il n'est que force de travail qui fait le travail de l'inconscient. Il n'est que force prolétarisée qui fait sans savoir faire.

Prolétarianisation

Le savoir-faire n'est pas dans une force prolétarisée qui n'est que la force de faire ce qu'elle fait. Cette force ne sait rien de ce qu'elle fait. Elle ne sait même pas faire ce qu'elle fait. Et pourtant, elle peut le faire. Elle est la puissance même de le faire. Or, pour le faire, il faut le savoir-faire. Mais le savoir-faire ne réside pas dans la force de faire. Il ne réside pas dans le prolétaire. Il ne réside pas dans le sujet comme force prolétarisée, mais ailleurs, à l'extérieur, dans l'extériorité du langage. C'est dans cette extériorité de l'inconscient où réside le savoir-faire qui permet de faire ce que fait le sujet. Ce qui permet de faire ce que fait le sujet, c'est l'Autre qui le sait. C'est l'Autre qui en a le savoir.

Le savoir qui permet de faire le travail de l'inconscient est dans le système symbolique de la culture et non pas dans un sujet réduit à sa force de travail. Ce sujet ne sait rien de ce qu'il fait. Il n'a aucun savoir. Le savoir lui est extérieur. Même si le savoir imprègne tout ce que le sujet peut avoir, dire ou faire, il n'est pas contenu dans le sujet. Certes, le savoir baigne le sujet, mais le sujet n'a pas la capacité d'avalier tout le savoir. Peut-être que le savoir traverse le sujet, mais en le traversant, il vient de l'extérieur, il revient à l'extérieur, il est extérieur et il ne reste jamais enfermé à l'intérieur du sujet, saisi par sa conscience et soumis à sa volonté. C'est pour cela qu'on peut dire que le savoir est inconscient. Il est inconscient parce qu'il échappe à la conscience du sujet. Il échappe aussi à sa volonté. Il échappe à sa prise. Il lui échappe.

Le savoir échappe au sujet. Ainsi, par contraste avec « l'esclave » qui souffre de « l'exploitation » de son « savoir »⁴³, le sujet devient un « prolétaire » qui « n'est pas simplement exploité », mais « dépouillé de sa fonction de savoir »⁴⁴. Dépouillé du savoir, le sujet prolétarisé se trouve dépouillé de l'étoffe du monde humain. Dépouillé de cette étoffe qui nous couvre de tous les côtés, le sujet se trouve « dépouillé de tout » et apparaît ainsi tout à fait « nettoyé » dans sa « nudité »⁴⁵, dans sa vérité, comme « symptôme »⁴⁶.

Comme symptôme, dans une « situation d'exceptionnel dénuement », le sujet se retrouve, en tant que « prolétaire », à la « place de la vérité »⁴⁷. La vérité se révèle dans tout ce qu'il fait. Le « sens obscur » de son « travail » s'avère être « celui de la vérité »⁴⁸. La vérité du travail est celle de la force qui fait le travail. Elle est la vérité de la *force de faire* sans la *capacité de savoir*. Elle est la vérité symptomatique du névrosé, lequel, en étant prolétarisé, doit faire tout ce qu'il fait sans rien décider, sans rien contrôler, sans rien savoir de ce qu'il fait. Mais il doit le faire. Il doit le faire sans cesse. Il doit faire et refaire l'exercice, l'épreuve, la prière ou le rituel de l'Autre. Il doit faire et refaire tout cela en échange de la valeur d'échange du signifiant-maître. En échange de cette rétribution identitaire, le névrosé doit s'aliéner en vendant continûment à l'Autre la valeur d'usage de sa force de travail. Comme le prolétaire qui doit se vendre quotidiennement au système économique, le névrosé doit se vendre incessamment au système symbolique en vendant une vie réduite à la force de travail de l'inconscient.

En étant uniquement la vie qu'il vend quand il se vend, le prolétaire n'est que la force réelle de travail qu'il est pour le système symbolique de la culture. Comme force de travail, il

⁴³ Lacan, J. « Interventions sur l'exposé de P. Mathis » (1971), *Lettres de l'École freudienne*, 9, 1972, pp. 202-204.

⁴⁴ Lacan, J. Séance du 13.05.70. *Le séminaire. Livre XVII. Op. cit.*, p. 174.

⁴⁵ Lacan, J. « Entretien avec des étudiants de l'Université de Yale » (1975). *Scilicet* 6/7, 1975, p. 34.

⁴⁶ Lacan, J. Séance du 18.02.75. *Le séminaire. Livre XXII. RSI*. Inédit.

⁴⁷ Lacan, J. « Intervention au Congrès de l'École Freudienne de Paris sur 'La technique psychanalytique' », *Lettres de l'École freudienne*, 9, 1972, p. 203.

⁴⁸ Lacan, J. Séance du 14.01.70. *Le séminaire. Livre XVII. Op. cit.*, p. 57.

est « pure et simple vérité »⁴⁹. Il est pure et simple existence du sujet dans le symptôme. En tant que « prolétaire *an sich* », il est pur et simple force de travail de l'inconscient : une force qui ne s'épuise pas encore, en tant que « prolétaire *für sich* », dans « la conscience de classe du parti où on ne dit plus jamais la vérité »⁵⁰.

Vérité

Avant de s'épuiser dans le savoir politique ou psychologique inhérent aux représentants symboliques du symptôme, le sujet existe dans la présence réelle du symptôme où se découvre la vérité du savoir. Il faut bien comprendre que cette vérité du savoir n'est pas réductible ou assimilable au savoir dont il est la vérité. Ce savoir n'a rien à voir avec sa vérité. La « vérité comme travail », comme « travail de la vérité », n'est pas du tout un « savoir »⁵¹. Elle n'est pas du tout un savoir parce qu'elle est du travail et parce qu'un savoir ne « constitue » pas « un travail »⁵² et « n'a rien à faire avec le travail »⁵³. Il n'en reste pas moins que le travail est travail du savoir. C'est « avec le savoir » que « se produit le travail »⁵⁴. Pour que le sujet puisse faire le travail, il faut le savoir-faire du système symbolique. Il faut le savoir pour qu'il y ait la vérité du savoir.

Pour qu'il y ait le travail du savoir inconscient, il faut naturellement qu'il y ait avant le savoir inconscient. Après tout, dans un certain sens, le « savoir inconscient » est « ce qui travaille » dans le « discours »⁵⁵. Dans le discours de l'Autre, c'est l'Autre qui fait la vérité du sujet. C'est le langage qui fait le symptôme du névrosé. C'est le système qui fait le travail que fait le prolétaire. D'où il s'ensuit que « l'état de dépouillement » prolétarien ou névrotique est une vérité impuissante qui ne saurait pas « libérer » le sujet du savoir comme « semblant »⁵⁶. Il y a toujours du semblant dans la déchirure symptomatique du semblant. Il y a toujours du savoir dans la vérité du savoir. Dans le dépouillement du savoir, le savoir ne disparaît pas. Loin de là, il se conserve tout entier dans l'extériorité de l'inconscient. Il compose là une totalité fermée, un système clos, une prison immense qui entoure et enferme celui qui en est dépouillé. Même si le prisonnier en est dépouillé, il n'en est pas libéré.

Libération

L'esclave ne s'est pas libéré en devenant un prolétaire. En étant réduit à la force de travail du savoir, le sujet n'a pas été libéré du savoir, mais simplement dépouillé du savoir. Ce dépouillement n'est pas une libération. Le sujet ne se libère pas. Il n'est pas en état de se libérer de ce dont il est dépouillé.

Si le sujet n'est pas en état de se libérer du savoir, c'est parce que le savoir travaille et parce que le sujet en est la force de travail. En vendant toute cette force à un système qui n'est composé que de savoir, le sujet vend toute sa vie au savoir. Il se vend ainsi lui-même au savoir. Il se laisse posséder par ce dont il est dépossédé. Il se laisse aussi dépouiller par le savoir dont il est dépouillé. Il se laisse réduire à la condition prolétarienne de pure et simple force de travail de ce dont il est inconscient. Il devient *sujet de l'inconscient*.

Le sujet de l'inconscient n'est pas seulement le sujet inconscient, mais il est aussi le sujet de ce dont il est inconscient. Il est le sujet du savoir inconscient. Il est littéralement possédé par un tel savoir. Il est possédé et non seulement dépossédé. Sa dépossession

⁴⁹ Lacan, J. Séance du 12.02.69. *Le séminaire. Livre XVI. Op. cit.*, pp. 172-173

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ Lacan, J. Séance du 26.02.69. *Le séminaire. Livre XVI. Op. cit.*, p. 199.

⁵² *Ibid.*

⁵³ Lacan, J. Séance du 20.11.69. *Le séminaire. Livre XVI. Op. cit.*, p. 39

⁵⁴ Lacan, J. Séance du 14.01.70. *Le séminaire. Livre XVII. Op. cit.*, p. 57.

⁵⁵ Lacan, J. Séance du 15.01.74. *Le séminaire. Livre XXI. Les non-dupes errent*. Inédit.

⁵⁶ Lacan, J. Séance du 16.06.71. *Le séminaire. Livre XVIII. D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Paris : Seuil, pp. 164-166.

implique sa possession par ce dont il est dépossédé. Son dépouillement se traduit par l'aliénation de son corps dans le savoir dont il est dépouillé. Dans ce savoir inhérent au langage, le corps du sujet devient le corps parlant du langage. Le système symbolique s'exprime dans un corps humain, dans ses attitudes et dans ses déplacements, dans ses contractions et dans ses paralysies. Dans tout ce qu'il fait, le corps se transforme en corps de l'Autre. Il est de l'Autre. Il est Autre. C'est exactement ça, l'aliénation.

Dans l'aliénation, l'Autre s'empare de l'activité du sujet. Comme dirait Marx, « l'activité de l'ouvrier n'est pas son activité propre ; elle appartient à un autre »⁵⁷. Elle appartient à l'Autre, au symbolique, et non pas au sujet réel. Pour ce sujet, « elle est déperdition de soi-même »⁵⁸. Elle est une déperdition de l'être réel du sujet que Lacan appelle objet *a*. Cette déperdition (*a*) n'est compensée que par l'identification au signifiant (S1) que le sujet (\$) obtient en compensation pour son aliénation (S2).

En compensation pour son aliénation dans un langage, le sujet obtient son identification à un signifiant de ce langage. Il décroche une identité symbolique en s'égarant dans l'altérité du symbolique. En se perdant au sein du système, il gagne ce qu'il est dans le système. Il est ce qu'il est dans le système en devenant quelque chose d'autre. En devenant ça, il reçoit l'essence de son *moi*. Il reçoit le signifiant-maître qui le représente symboliquement dans un langage. Ainsi, dans ce lieu de la parole, chaque sujet se fait une place qui devient identique à lui-même. Il acquiert une position qui devient sa position identitaire dans la structure signifiante.

Dans la structure signifiante du système symbolique de la culture, le sujet décroche l'identité symbolique du signifiant-maître. Cette identité individuelle constitue la valeur d'échange du sujet divisé. Elle indique sa valeur symbolique dans le système. Elle est le prix de son usage comme force de travail. Elle correspond à la rémunération que le langage lui donne en lui prenant toute sa force énonciatrice. Toute cette force du sujet peut être employée par le langage en mettant de côté une petite pièce de langage pour le sujet. En échange d'un signifiant plutôt insignifiant (S1), le langage peut énoncer tous les autres signifiants (S2) en faisant usage de toute la force du sujet (\$). Cet « usage ou emploi de la force de travail » du sujet, « c'est le travail »⁵⁹. C'est de manière spécifique, chez Marx, le travail du système capitaliste qui présuppose l'emploi de la main d'œuvre ouvrière. C'est en général, chez Lacan, le travail de l'inconscient qui présuppose l'usage du sujet de l'inconscient.

L'usage du sujet de l'inconscient ne se distingue en rien de l'esclavage. Il est esclavage. On peut l'apprécier, par exemple, dans l'esclavage caractéristique du névrosé qui ne peut s'en libérer, dans une perspective lacanienne, qu'en s'hystérisant, en passant au discours de l'hystérique, en subvertissant le discours du maître, en défiant le signifiant-maître au lieu de s'identifier à lui pour se maîtriser soi-même en étant maîtrisé par lui. Cette maîtrise identificatoire, qui implique l'esclavage névrotique, est ce dont se libère l'hystérique. Or, même dans cette libération, il n'y a aucune abolition de l'esclavage. Celui-ci continue toujours parce que l'on ne peut jamais sortir du discours du maître qui sous-tend aux autres discours. Pour Lacan, en effet, d'autres discours ne sont que des « variétés » du discours du maître⁶⁰. Le discours du maître est le discours des discours. Il est la manifestation du langage. Il est l'affirmation de la structure. Il est « la cristallisation de la structure même de l'inconscient »⁶¹. Comme concrétisation de l'inconscient, le discours du maître esclavage tout sujet, car tout sujet, en tant que sujet humain, est un sujet de l'inconscient, un sujet possédé

⁵⁷ Marx, K. « Économie et philosophie, manuscrits parisiens » (1844). *Op. cit.*, II, pp. 60-61.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ Marx, J. *Le Capital, livre I, op. cit.*, II, VII, p. 139.

⁶⁰ Lacan, J. « Intervention dans la séance de travail 'Sur la passe' » (1973), *Lettres de l'École freudienne*, 15, 1975, p. 187.

⁶¹ *Ibid.*

par l'inconscient dont il doit faire le travail, un sujet qui renonce à la jouissance d'une vie réduite à la force de travail dont fait usage le système symbolique de la culture.

Jouissance

Pour que le système symbolique puisse gagner l'usage de la force vitale du sujet, celui-ci doit perdre la jouissance de sa vie réelle. Cette vie du sujet, dont seulement le sujet pourrait jouir, est réduite à la force de travail du système, dont le système peut seulement faire usage. C'est de cette manière que l'usage remplace une jouissance qui est perdue pour le système aussi bien que pour le sujet. Si le sujet doit renoncer à la jouissance de sa vie pour céder cette vie au système, le système ne saurait pas comment jouir de la vie qu'il reçoit. Le système est insensible, et de toute façon, la jouissance est incessible, intransmissible, incommunicable. Il n'y a que le sujet qui puisse jouir de sa propre vie. S'il renonce à cette jouissance, la jouissance est irrémédiablement perdue. Cette perte de jouissance correspond à ce que Lacan appelle le « plus-de-jouir »⁶².

Le plus-de-jouir de Lacan est le corrélat de la plus-value de Marx. Dans une perspective lacanienne, on peut interpréter cette plus-value comme un plus-de-signifiante indispensable pour que la chaîne signifiante ne soit pas tautologique, donc insignifiante. Pour ne pas sombrer dans l'entropie des tautologies, le système symbolique doit gagner constamment un surplus de valeur symbolique. Or, pour assurer cette production constante de plus-value, il faut que le système exploite comme force de travail la vie d'un sujet qui perd alors constamment la jouissance de sa vie, en assurant ainsi la production constante du plus-de-jouir.

Le réel du plus-de-jouir doit être produit pour que la plus-value symbolique puisse être produite. Pour qu'il y ait une production positive de plus-value, il faut la production négative de plus-de-jouir. Il faut la destruction du réel de la jouissance. Il faut détruire le réel pour créer du symbolique. Il faut déréaliser pour symboliser. Il faut laisser tomber quelque chose d'insignifiant pour exécuter le travail de signifiantisation. Pour engendrer un surplus de signifiante, il faut déloger une portion de jouissance. La renonciation à la jouissance est le prix de l'énonciation de la signifiante. Le prix de la génération du plus-de-signifiante, en tant que plus-value symbolique, c'est la production d'un reste réel de plus-de-jouir qui ne peut être produit qu'en étant délogé ou délogé par le système symbolique. Cette dévalorisation de ce qui est en trop dans le système est ce qui permet la valorisation de ce qui s'ajoute au système. Le système gagne de la valeur symbolique aux dépens de la jouissance réelle que perd le sujet. Par définition, le plus-de-jouir est cette jouissance réelle à laquelle renonce le sujet en travaillant, alors que la plus-value est la valeur symbolique que le système encaisse en exploitant la force de travail du sujet.

Conclusion

Dans l'exploitation de sa force de travail, le sujet perd aussi bien la jouissance réelle de la vie à laquelle il renonce que la valeur symbolique encaissée par le système. Le sujet se laisse enlever aussi bien le plus-de-jouir que la plus-value. Il se laisse dépouiller ainsi de tout ce qu'il permet de produire. Tout ce que le sujet produit est soustrait au sujet. Cette soustraction est ce qui fait la production. Comme le dirait Marx, « la production elle-même est dépossession en acte, activité qui dépossède »⁶³. En étant dépossédé par son activité, le sujet produit, par son activité, ce dont il est dépossédé. Il produit ce dont il ne jouit pas. Il produit ce qu'il ne consomme pas, ce qu'il ne possède plus, ce qu'il perd.

Le sujet perd ce qu'il produit. Il perd aussi bien la plus-value que le plus-de-jouir. Quant au système symbolique, il ne perd que le réel du plus-de-jouir, mais il récupère

⁶² Lacan, J. Séance du 13.11.68. *Le séminaire, Livre XVI. Op. cit.*, pp. 18-21

⁶³ Marx, K. « Économie et philosophie, manuscrits parisiens » (1844). *Op. cit.*, II, pp. 60-61.

naturellement la plus-value symbolique. Cette plus-value perdue par le sujet, le système la gagne en faisant usage de la force de travail du sujet. Si le système gagne ainsi un surplus de valeur, c'est parce qu'il ne donne au sujet qu'une infime valeur d'échange en recevant l'énorme valeur d'usage de sa force de travail. En échange de cette valeur prédicative d'usage de sa force énonciatrice, en effet, le sujet de l'énonciation ne reçoit que la valeur subjective d'échange du sujet de l'énoncé.

Le sujet réel ne peut aspirer qu'à sa propre subjectivation symbolique en offrant toute la prédication du symbolique. En enchaînant tous les prédicats du discours, le sujet n'a droit qu'à une place de sujet dans le discours. Il ne prend qu'une position structurelle en fournissant une force qui permet de construire toute la structure avec toutes ses positions. En donnant cette force vitale qui fait marcher le système, le sujet n'obtient que le droit d'entrée dans le système, le droit à faire partie du système, le droit à n'être qu'une pièce du système. Il n'obtient qu'une fonction en assurant tout le fonctionnement. En sacrifiant sa vie à ce fonctionnement, le sujet n'obtient que son poste, sa position, une distinction, une dignité, un prestige, un salaire, une fortune, un prix, la marque de sa voiture ou de ses vêtements. Il n'obtient que l'identification à un signifiant-maître. Il empoche un seul signifiant énonçable (S1) en vendant une possibilité d'énonciation (\$) qui rend possible l'enchaînement de tous les autres signifiants (S2). En échange de l'expression de tout ce qui est articulé par le langage, le sujet n'est gratifié que d'un nom pour subsister dans le langage. Il n'emporte qu'une petite rémunération identitaire pour son travail aliénant dans le système symbolique de la culture.

Comme compensation pour son aliénation dans le symbolique, le sujet ne reçoit qu'une identité symbolique. Il est vrai que cette identité symbolique soutient aussi l'identité imaginaire d'un *moi* pour le sujet. Mais cette identité n'est justement qu'imaginaire. Elle n'est que la signification imaginaire que le sujet attribue au signifiant-maître. Elle n'est que la représentation imaginaire du sujet que représente le représentant symbolique en tant que représentant de la représentation. Une telle représentation est le bonus que reçoit le sujet en recevant son représentant. En recevant le signifiant-maître, le sujet reçoit également l'illusion de la signification, le *moi*, la conscience qui maîtrise. Il reçoit donc beaucoup, mais c'est toujours moins de ce qu'il donne. Il donne le réel de la présence de sa vie et de sa force vitale. En contrepartie, il ne reçoit que sa représentation purement imaginaire et son représentant purement symbolique. Il ne reçoit que du toc. Il ne reçoit qu'une pacotille comme celle que les européens donnaient aux indigènes américains en échange de toute leur existence. Ainsi, en échange de notre existence, nous captions uniquement l'apparence de notre civilisation. Nous avons l'habit en donnant le corps. En livrant la partie cachée de l'iceberg, on ne perçoit que la partie visible. On ne saisit que l'intériorité de la conscience en déployant toute l'extériorité de l'inconscient.

En étalant tout ce qu'on voit, on n'a que notre point de vue. Telle est l'iniquité flagrante qui frappe tout sujet dans sa névrose et non seulement l'hystérique sur le divan ou le prolétaire à l'usine. Mais c'est le prolétaire à l'usine qui permet à Marx d'être le premier à dénoncer rigoureusement cette iniquité dans le système capitaliste. Et c'est l'hystérique sur le divan qui permet à Freud d'être le premier à découvrir ce qui sous-tend à l'iniquité dans tout système symbolique. Ce qui y sous-tend, c'est la symbolisation qui nous blesse, qui nous corrompt, qui nous tue, qui nous fait perdre notre existence réelle en assurant l'existence du symbolique de manière à assurer notre existence dans le symbolique. D'où le symptôme, la frustration, la subversion du sujet dont Lacan fait une théorie peut-être définitive.